

FRANÇOIS DELAGRANGE

LA MYSTÉRIEUSE
AFFAIRE
DE CHARMEIL

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042527297

Dépôt légal : mai 2026

*À Rose, Léo, Robin, Maxine,
mes petits-enfants.*

*Il y a deux histoires :
l'histoire officielle, menteuse ;
puis l'histoire secrète,
où sont les véritables causes des événements.
Honoré de Balzac, Une ténébreuse affaire*

Première partie

24 décembre 1996,
Château de Charmeil, Vienne

Des flocons voltigeaient doucement sur les hauteurs des bois de la Pommeraie. Pour être honnête, il tombait davantage d'eau que de neige. De la *néu purida*, de la « neige pourrie », comme disaient les gens du pays en patois. En ce 24 décembre, il était cependant plus agréable d'imaginer qu'ils allaient recouvrir la campagne d'un manteau immaculé, et de rêver à un Noël blanc.

Après avoir tourbillonné dans les branches des hauts arbres et des saules de la berge, ils se dissolvaient dans la Vienne qui coulait au pied du château.

La rivière prenait sa source très à l'est, sur le plateau de Millevaches, du côté du mont Andouze. Alors simple ru tourmenté, cascadant entre les rochers de granite, elle rejoignait vite des centaines de ruisseaux. Devenue large et calme, elle allait tranquillement vers la mer. Mais, après Ruffec, s'étant approchée de la Charente, elle avait tourné brusquement vers le nord, comme si elle avait craint de partager ses eaux.

À cette époque de l'année, gonflée par les pluies providentielles de l'automne, la Vienne charriait des feuilles mortes, des branches, de l'herbe arrachée, qui s'accrochaient un instant aux puissants piliers du pont de Queaux avant de repartir en tournoyant. Ce pont majestueux, édifié au siècle précédent par les fameux « maçons de la Creuse », semblait indestructible, tant il était massif. Il ne s'enorgueillissait certes pas de l'élégance raffinée des ouvrages des grandes villes, mais il incarnait la solidité et le savoir-faire de ses bâtisseurs. Ses piles, élargies à leur base et façonnées en pointe sur l'aval, rejetaient les troncs d'arbres dans le courant comme de vulgaires fétus de paille.

Des escadrilles de colverts et de sarcelles d'hiver virevoltaient au-dessus de l'île de la Rallerie, en aval. En habitué, un couple de hérons pourprés avait repris son poste sur le vieux peuplier qui marquait le bout de la vaste esplanade descendant de la cour du château jusqu'au fleuve. Ils guettaient les petites anses tranquilles où le menu fretin venait se réfugier.

Charlotte, née de Peyrolles-Barnaux, ne se lassait jamais de ce spectacle vivant et sauvage. Chaque mois offrait un décor nouveau. Le paysage devant elle évoluait au fil des saisons, tel un

gigantesque tableau changeant. À la manière des peintres impressionnistes qui couchaient inlassablement sur la toile le même sujet sous des lumières et des couleurs différentes. Qu'aurait fait Monet de pareille ambiance ?

Charlotte observait le paysage et se remémorait les variations au fil des saisons.

À cette période, au cœur de l'hiver, l'endroit semblait baigné d'une atmosphère triste et mélancolique. La rivière, noire et profonde, paraissait pleine de mystères. La plaine qui s'étendait en direction de Persac contribuait à cette ambiance. Des haies la parsemaient, les arbres dénudés formaient d'étranges silhouettes décharnées. Les vieux chênes aux branches tordues, les têtards de saules évoquaient des squelettes torturés.

Le soleil tardait à se lever derrière la petite colline où se dressaient les puissantes murailles de la forteresse de la Brûlonnière, maintenant à l'abandon, et la flèche de l'église Saint-Gervais-et-Saint-Protais de Persac. Dès seize heures, les cimes de la forêt de la Pommeraie le capturaient déjà, laissant la brume venant de la rivière s'étendre en une sorte de voile mortuaire.

Vers fin mars, début avril, le paysage commençait à se modifier. L'herbe des prés et les premières feuilles apportaient des teintes vert tendre au sinistre décor hivernal. La nature bouillonnait, les boutons d'or, les primevères envahissaient les champs et les taillis, les ajoncs se paraient de jaune par petites touches éparses, avant le grand flamboiement de la fin du mois. Quand il se levait à l'est, le soleil se montrait aussi plus généreux. Ses rayons plus chauds, plus lumineux, rendaient aux ruines de la forteresse un visage plus avenant.

Peu à peu venaient l'été et les premières sérieuses chaleurs. Le niveau de la rivière baissait doucement, révélant des plages de galets. Apparaissaient alors de gros rochers jusqu'ici ignorés, où le courant serpentait. Se découvraient les pierres de la vieille écluse construite, jadis, pour alimenter un moulin maintenant disparu. Les renoncules tapissaient les berges et les petites anses calmes, laissaient les herbiers coloniser la pleine eau. Les libellules y trouvaient leur terrain de jeu. Parfois se dessinait le rond discret d'un chevesne ou d'une truite, venus gober les derniers éphémères.

L'automne, dans un ultime sursaut avant la grisaille et le mauvais temps, déplaçait un lit de jacinthes sauvages dans chaque chemin et taillis. La forme étoilée de leurs pétales offrait au promeneur une palette extraordinaire de teintes pastel... bleu, violet, blanc, carmin.

Quand Charlotte était enfant, la trouée en pente douce qui descendait vers le fleuve s'organisait en paliers. Une armée de jardiniers s'occupait des bassins, des multiples fleurs, des topiaires. Désormais, de larges bandes de pelouse, plus faciles à entretenir par un personnel réduit, les avaient supplantées. La nature avait, en quelque sorte, repris ses droits. Finalement, Charlotte préférait la vue d'un chevreuil ou d'un renard se promenant librement à la rigoureuse géométrie des jardins à la française d'antan.

Tout ce qu'elle observait lui appartenait. Le domaine familial s'étendait du château de Charmeil – « leur château » – au village de Persac.

Plus de cinq cents hectares de bois et taillis, jouxtant la vaste forêt de la Couzette. Un peu plus loin, cachés, les quatre mille autres des bois de l'Hospice. Dans la plaine, huit cents hectares de prés et de champs pour les six fermes de rapport. Plus loin, en direction de Lussac-les-Châteaux, la carrière de kaolin, et son juteux contrat d'exclusivité avec la manufacture de Sèvres. Les placements judicieux de son grand-père et les participations dans de nombreuses entreprises florissantes apportaient la prospérité à la famille de Peyrolles, l'une des plus riches de la région. Plus qu'un domaine, presque un empire.

Charlotte, nostalgique, songeait au temps jadis, quand elle avait voulu quitter tout cela.

20 ans et 5 mois plus tôt

Londres,
Le 9 juillet 1976

Mes chers parents,

Quand vous recevrez cette lettre, je serai en route vers le Népal. C'est, pour vous, je l'imagine sans peine, encore un coup de tête de ma part, mais je sais que vous me comprendrez. C'est, pour moi, peut-être un désir d'aventure, peut-être une envie de liberté, de couper ces liens qui nous unissent (je n'ose pas dire qui m'emprisonnent).

Rassurez-vous, je ne pars pas définitivement, seulement pour quelques années... ou quelques mois. Papa, tu dois bien saisir ce que je ressens, toi dont la jeunesse, voire la vie, fut rythmée par tant d'événements. Maman, tu dois te sentir triste, peut-être pleures-tu ? Mes frères et sœurs seront là pour te consoler et, j'espère, t'aider à attendre mon retour. Car je reviendrai, riche d'expériences qui m'auront construite. Alors, assagie, je reprendrai mes études et, je vous l'affirme, vous serez fiers de moi et de ma réussite.

Je sais que vous comptiez sur moi pour m'associer à la gestion du domaine et de nos entreprises. Cet avenir ne m'enchanté guère. En revanche, je suis persuadée que mon frère Pierre conduira au mieux les destinées de notre patrimoine.

Je pars accompagnée de Dan, un ami rencontré en Angleterre. Follement amoureuse, je me marierai peut-être. Je pense qu'il vous plaira bien. Ses parents, issus d'une grande lignée américaine, respectée et riche, possèdent une compagnie textile en Virginie et des parts dans la firme Shell.

À notre retour, je lui ferai découvrir ce qu'est une vieille famille française.

Je vous embrasse très très fort et vous supplie de croire en mon amour. Prenez soin de vous.

Votre fille,
Charlotte.

La lettre arriva alors que Charlotte survolait la mer Noire en direction de New Delhi. À ses côtés, Dan somnolait. Par le hublot, elle apercevait parfois, au travers des nuages, des montagnes escarpées. La notice de voyage glissée dans le filet du siège de devant et la carte animée au bout de la cabine lui indiquaient qu'il

devait s'agir des montagnes d'Azerbaïdjan... ou du Turkménistan. En tout cas, des contreforts de l'Himalaya. La destination dont elle rêvait, le Népal.

En fermant les yeux, elle se revit deux jours plus tôt.

Elle piétinait dans la boue de la plaine de Sunderland Meadows. Cette plaine marécageuse, asséchée depuis deux ou trois siècles, qu'on surnommait « la Prairie du pays d'été », au pied du *Tor* de Glastonbury. L'été n'était pas vraiment au rendez-vous ; depuis vingt-quatre heures, la pluie s'abattait sur les nombreux participants du Glastonbury Festival of Contemporary Performing Arts. Cette année, l'événement accueillait Tim Black, Peter Gabriel, David Bowie, The Kinks, Arctic Monkeys, Guns and N' Roses, Elton John et bien d'autres. Le piétinement de cette foule dansante et le déluge avaient transformé la pelouse devant la scène en véritable marécage. Vêtue de sa robe ample en coton chamarré dans un état lamentable, elle marchait pieds nus, car elle avait perdu dans la boue ses sandales en cuir.

Dan, un grand escogriffe américain, ses longs cheveux blonds retenus comme elle par un bandana, lunettes rondes fumées à la John Lennon, malgré le temps gris, lui avait tendu un joint. Ils avaient vite sympathisé, s'étaient déhanchés aux notes de Jefferson Airplane et compagnie jusqu'à la nuit.

Glastonbury, à cette époque – et sans doute maintenant encore – attirait des garçons et des filles de toutes nations et de tous horizons en quête de sens et de spiritualité, mais tous unis par des espoirs de paix, de fraternité, d'égalité.

Pour beaucoup, la colline dominant la ville n'était autre que la mythique Avalon, et le couple légendaire Arthur et Guenièvre était enterré dans les ruines de l'abbaye. Certains pensaient y trouver le Saint Graal ; d'autres étaient persuadés que le *Tor* abritait l'entrée vers l'autre monde, celui des Celtes, ou vers le Pays des fées.

Ils avaient déambulé, le soleil couché, dans les rues de la cité. Entre les magasins d'occultisme, ceux proposant des modes de vie alternatifs, les cafés hippies, les librairies spécialisées en spiritualité, et puis, bien sûr, les arrière-cours discrètes où l'on pouvait fumer un joint sans craindre la police.

Ils avaient passé la nuit à l'hôtel Excalibur, avant, le lendemain, de prendre le bus pour Londres. À Heathrow, ils avaient trouvé un vol en direction de New Delhi.